




EMMANUEL BOURCIER

# DANS L'AMÉRIQUE EN GUERRE

# DANS L'AMÉRIQUE EN GUERRE

## DU MÊME AUTEUR

**Visages de pierre** (Épuisé).

**La Rouille**, roman (Édition de la *Grande Revue*).

**La Rizière en feu**, roman.

**Les Reportages.** Un vol. illustré (Édition moderne).

**Gens de Mer**, roman (*Revue de Paris*).
(Ouvrage couronné par l'Académie Française).

**Gens du Front.** Un vol. illustré (Société littéraire de France).

**Under the German Shells** (Sous l'obus allemand). Ch. Scribner's, éditeur, New-York).

COLLECTION « FRANCE »

# DANS
# L'AMÉRIQUE EN GUERRE

PAR

EMMANUEL BOURCIER




BERGER-LEVRAULT, LIBRAIRES-ÉDITEURS

| PARIS | NANCY |
| --- | --- |
| 5-7, RUE DES BEAUX-ARTS | RUE DES GLACIS, 18 |

1918

A

MADAME ET MONSIEUR GEORGES NELSON HOLT

A MES AMIS AMÉRICAINS

E. B.

# DANS L'AMÉRIQUE EN GUERRE

## *DES SOLDATS FRANÇAIS A NEW-YORK*

On *se mettra près de la porte H. Puis on vérifiera l'enregistrement des bagages, et l'on gagnera la sortie par la gauche de l'appontement. On se rendra au Vanderbilt Hotel, où...*

Ah, ouiche ! Il s'agit, d'abord, de retrouver les bagages, les minces cantines, qu'une grue aspire quatre à quatre, emporte, balance et dépose, en vrac, défoncées, bousculées, secouées, à croire qu'il n'en restera que des planches et des clous.

Le hall vibre sous cent clameurs. C'est une grosse caisse, on est dedans. Des drôles de types, des tas de types, hurlent on ne sait quoi, d'une voix nasillarde, métallique, d'une voix de tête qui perce les oreilles, taraude la cervelle, rompt le crâne, qui va éclater. Ils ont des cymbales dans la gorge, près du nez. C'est inexplicable. On entend des mots ; on ne comprend rien. Des bouts de mots seulement s'articulent.

— ...can ...xpress ...egram !

— ...elt line ! ...ennsylvania ; ...ckets !

— ...office, ...yes, ...fice ! ...stred ...fice !

— ...top ! ...go ...way !

On doit aller aux douaniers. Où sont les douaniers? Qui? Ces hommes-là? Ah, bon! Ils ont un uniforme, eux. Un copain s'accroche :

— Dis donc? Les billets?

— Faut les acheter.

— Oui; où?

— C'bonhomme-là; c'grand-là, voyons! C'est pas un notaire; c'est le marchand de billets. Par la Pennsylvania, hein!

On s'élance, on se heurte, on revient, on repart, on questionne. On ne sait plus un mot d'anglais. Thomas parle bien l'anglais, l'américain. On se cramponne à lui. Il le parle trop bien : le voici discutant avec un gentleman en veston, qui a des gants jusqu'au milieu des bras, des étiquettes pendant du cou par des ficelles, qui fume un cigare énorme et lui pousse des bouffées de brouillard au nez. Qu'est-ce qu'ils peuvent se dire? Ils baragouinent, à tant le mot. C'est cet être important, qui ressemble à tout ce qu'on veut, qui doit être un bookmaker, qui certifiera que la douane a vu les bagages.

Ah! les bagages! Ils continuent à se déverser. Ils tombent de haut, s'étalent, crèvent, s'affalent, sont relevés à coups de bottes, posés sur des diables, sur des brouettes, sur des chariots, sont transportés, renversés, classés. Ils sont sous la lettre *J*, la lettre *P*, la lettre *Z*, étiquetés, catalogués, remués, perdus, abandonnés. Ce ne sont plus des propriétés. Ce sont des colis anonymes.

Les agents savent. Ils ne s'effarent pas de notre effarement. Ils connaissent les émigrants. Ils en ont vu assez défiler. Ce sont tous les mêmes. Nous ne les intéressons pas plus, d'être en bleu horizon à New-York, d'arborer des médailles, des fourragères, des croix, que si nous descendions d'un des ferry-boats qui vont de New-York à Brooklyn. Nous sommes des soldats français, qui venons

de l'Europe, de la bataille, des tranchées, de la tuerie. Ces impassibles s'en émeuvent autant que si nous étions de l'armée du Salut, ou d'une société de gymnastique ou de fanfare. Nous arrivons. Well ! Eh bien, c'est tout. Nous voilà, quoi ! Nous sommes là ; tout va bien. All right ! Savons-nous où nous allons ? Au Vanderbilt ? Parfait. C'est loin. Avons-nous nos bagages ? Non ? Quelle est la lettre de votre ticket ? Le petit ticket. Le ticket de cabine. *M* ? Yes. M. Les voilà !

Les voilà, en effet. Ils sont là. Ils sont bien là. Ils nous attendent. Pas même ; ils n'ont pas besoin de nous. Ils sont prêts. Nous pouvons disposer. Ils s'en iront tous seuls. Nous les trouverons à l'hôtel, en arrivant. Yes. C'est ainsi. Ça n'a rien d'étonnant. A chaque bateau, c'est la même chose.

Faut-il donner un pourboire ? Thomas ?

— On donne des pourboires, ici ?

— Pas la peine !

Bien. Pourtant le gentleman a l'air déçu. Oh ! un rien, une ombre légère sur son masque rasé, l'air de quelqu'un un peu vexé d'une incorrection qu'il s'explique, qu'il méprise un peu, qu'il excuse aussi : des étrangers, des immigrants, des Français.

Allons ! On va. On tombe dans la rue. Dans la rue, oui. C'est une rue, une rue avec une chaussée, des trottoirs, des voitures, des tramways, des passants. Mais c'est une rue dont les maisons grattent le ciel. Que d'étages ! Elles ont tant d'étages qu'on veut les compter, et qu'on s'embrouille dans les comptes.

— Trente-neuf, celle-là !

— Non, quarante-deux.

— Quarante-quatre !

— Et celle-là ?

— Peuh, un nain ! Pige donc l'autre !

Ah, fichtre ! Ça y est. Du monde.

— French soldiers ! French soldiers !

Et tout ce monde accourt, s'empresse, nous entoure, nous serre, nous étouffe.

— Hurrah for Frenchs !

— Vive le Frensse !

Redresse-toi ! C'est pour toi. C'est pour nous. C'est pour moi. C'est pour la France. C'est pour l'armée française. C'est vrai. Voilà l'enthousiasme, la réception, la gloire. On nous salue, on se découvre, on nous acclame.

— Vivent les Français !

Nos costumes bleus mettent le ciel dans la rue. Jamais ils ne nous ont paru si bleus, si clairs, si voyants, que dans cette foule noire, civile. Des gens nous touchent, tendent les mains.

— Hurrah !

D'autres fredonnent, sifflent :

— Allons, enfants de la patrie !

D'un trottoir à l'autre, on nous remarque, on nous désigne, on s'arrête, on accourt. Nous avons l'impression d'être déguisés, d'être des phénomènes, et d'être, soudain, chargés de toute la gloire de la France. Nos petits groupes s'égaillent, traînent des admirateurs, des badauds, des rires, des bravos. Un gaillard se campe :

— Perdon ! Où êtes-vous allant ?

— Au Vanderbilt.

— All right ! Vôlez-vos faire honneur venir avec moi ? Nous prendre taxi-cab, plus confortable.

— On y va ?

— Allons-y ?

L'homme est grand, athlétique, distingué. Il n'a pas d'âge exact, étant glabre. Ses yeux luisent, derrière les lunettes d'écaille. Il appelle un taxi, monte en lapin, jette une adresse. L'auto fonce. New-York défile.

— Vô êtes français officers. Very well. Nous aimons. Nous aimons beaucoup le Frensse ici. Je suis à la disposition de vous. Avez-vous désir pour visiter?

— Nous avons désir.

— All right! Permettez. Quoi être ces *stripes?*

— Ça! Les brisques : présence aux tranchées et blessures.

— Aôh! *Wounded.* Vô êtes les soldats les plus courageous dans le monde. Stop! Ici est le cathedral of Commerce. Nous montons : nous avons le nécessaire temps, exactement.

Nous montons. L'ascenseur express s'envole, d'un coup, au cinquantième étage. Un autre atteint le cinquante-huitième.

Plate-forme. Terrasse. Tout New-York est à nos pieds, en vue d'aéroplane, les buildings de quarante étages descendus, aplatis, tout humbles, à peine dominés par le building municipal, presque aussi haut que celui-ci. Notre guide a soudain les mains encombrées de drapeaux, de petits drapeaux français, qu'il faut jeter dans l'espace, sur la foule, en bas, dans Broadway.

Cela est bien. Cela est nécessaire. Cela est un geste honorable. Il faut prendre aussi les photographies, les cartes postales, les souvenirs. Il faut. Cela ne se discute pas. C'est obligé. On jette les drapeaux; c'est un plaisir énorme. Puis, il faut redescendre, reprendre le taxi, traverser les rues, entrer quelque part, dans une maison de style, pénétrer, laisser sa capote aux mains d'un laquais, être dans une salle immense, luxueuse, où l'on va boire du thé, manger des gâteaux, fumer des cigares ou des cigarettes, au choix. Cela est nécessaire aussi. Cela est correct. Notre hôte l'explique. Il a, lui, un frère en France dans l'aviation, escadrille Lafayette. Bonne chose. Lui, n'a pu le suivre. Santé. Il se consacre aux hôpitaux, pré-

pare les envois, règle la dépense. Il entretient un hôpital entier, avec son père, membre, comme lui, du Metropolitan Club, où nous sommes.

— Ne dites pas merci. C'est moi qui dois merci à vous. J'ai honneur, grand honneur.

— Cab is here, Sir, annonce un domestique.

— All right! Nous allons.

Nous allons. C'est son automobile à lui, une de ses automobiles, mandée par téléphone, qui va nous conduire. Il en a douze, exactement. Ce n'est pas trop. Des amis à lui en ont plus. Un en a soixante, yes, soixante, sixty, pour son plaisir et celui de ses amis. Mais c'est un homme très riche.

Décidément, ça y est. Les camarades ne se trompaient pas. Nous sommes dans le pays des milliardaires, parmi les milliardaires. Nous sommes reçus par les milliardaires, fêtés par les milliardaires. Nous vivons avec eux, respirons le même air. Nous saurions être milliardaires.

Le nôtre connaît la France. Tous les milliardaires connaissent la France. Il l'a visitée. Il l'aime. Il l'idolâtre. Il aime ses paysages, ses monuments, ses mœurs, son histoire. Il connaît Paris. Oh, Paris! Il connaît la Bretagne, les chapeaux bretons, et les coiffes légères, et les si charmantes petites églises. Il connaît Nice. Il a vu, aussi, Versailles et le Mur d'Orange. Yes. Il aime beaucoup. Et il est désolé de la guerre, qui ravage un si beau pays. Il hait le Hun, le Boche, comme disent les Français, le Boche, oui, qui martyrise de si belles choses, casse les cathédrales, vole, viole les pauvres femmes, dévaste et tue. Mais on le battra. C'est exactement certain. On le battra. Ce sera très dur, car il est très puissant, très malin, expert dans le mal. Mais on le battra, sans aucun doute possible, à plat, complètement. On l'écrasera. L'Amérique le veut, comme la France. Et les États le

veulent. On chassera le Boche ; on reconstruira la France. On donnera les dollars qu'il faut, les hommes qu'il faut, les obus qu'il faut, le blé, le charbon, l'avoine, les pansements, tout ce qu'il faut, autant qu'il faut.

— On ne savait pas ici. Il y a seize millions de Boches, aux États, you understand? Boches et fils de Boches. Et ils ont trompé l'Américain. Mais le Français dut faire la Marne et « le » Verdun. Ça a tout changé. Well! On sait. On battra le Boche.

L'auto roule. On est devant le Park. Là, dans cette maison, Joffre a logé. C'est là qu'habita Joffre, gros, solide, un homme, un vrai homme, *grand father,* hein, grand-p'pa, n'est-ce pas? réellement? Grande fête, très grande fête pour Joffre. Fête considérable. Toutes les autos ont corné, les locomotives sifflé, et aussi les navires, et les cloches ont sonné, et les sirènes rugi, tout cela, tout à la fois, quand le bateau est entré, pour l'honneur.

— Vous connaissez djeneral Joffre?

— Nous? Heu, non! On ne l'a jamais vu.

— Djemais?

— Dame! Il ne peut être partout à la fois, hein?

— Absolument juste. Stop! Vous êtes rendus. Pas merci. Non merci. Good bye! Good luck! Vive le France! Hurrah for Frenchs! Vive le France!

## *A L'HIPPODROME*

## *UN AMBASSADEUR SUR LA SCENE*

Permettez-moi le conseil, a dit cet homme aimable : si vous avez désir pour voir un spectacle tout à fait américain, prenez vos tickets pour l'Hippodrome. C'est il n'y a pas endroit meilleur. C'est exactement américain.

— Va pour l'Hippodrome !

Thomas, lui, connaît autre chose, le Riotor, et des spectacles pour matelots américains, tout ce qu'il y a de plus américain. Il penche pour les Burlesques, qui sont des spectacles bien américains.

— Bah ! puisque l'Hippodrome...

— ...e avenue. ...e rue.

— Quoi ?

— 1.572e avenue, je crois, a-t-il dit.

— Tu cherres un peu !

On est Français, n'est-ce pas ?

— Taxi ?

— Tiens, pardi !

Cambrés, un peu circonspects, nous quittons le restaurant américain où, à l'américaine, les chants alternaient avec les mets. Va-t-il y avoir *Marseillaise* par l'orchestre, comme à l'entrée ? Quelles fanfares ! La *Marseillaise*, l'hymne américain, tout le monde debout, immobile, pénétré, jusqu'à la dernière note, jusqu'au der-

nier souffle. Attention! Pas d'imprudence! Nous représentons ici les morts et les vivants de la Marne, de l'Yser, de la Somme, de Verdun. Tenons-nous! La consigne est : tenue impeccable.

— Ni fleurs ni couronnes, a ajouté Surbris en sourdine.

Soyons raides, dignes, héroïques, au goût américain. Pourboire? Le maître d'hôtel, italien, a expliqué, mezzo voce, que « ça se faisait très bien ». Soyons larges. C'est pour la France.

Groom. Pourboire. Vestiaire. Pourboire. On est milliardaires ou on ne l'est pas. Nous le sommes. Taxi. Départ. Arrivée. L'Hippodrome était deux rues plus loin, exactement.

Le théâtre le plus vaste dans le monde. Cinq mille spectateurs, du parterre aux combles, et, sur la scène, sur le champ de manœuvres, quinze cents artistes ou figurants : un régiment. « La Terre de Liberté ». Spectacle des Folies-Bergère et Châtelet réunis. Acrobates, jets d'eaux et de lumières, trucs, féeries, défilés, chants et ris, danses. Rideau. Speaker.

— Ladies and gentlemen...

— Qu'est-ce qu'on va exhiber?

— Tais-toi donc.

— M. Gérard, ambassadeur des États-Unis à Berlin!

Rien que ça. En effet, un gentleman saute sur la scène. C'est M. Gérard. Oui. C'est M. Gérard. C'est un personnage officiel, un diplomate, un ambassadeur. C'est M. Gérard, ambassadeur, en smoking, qui se campe d'aplomb sur ses jambes, assure son lorgnon, prend la parole, parle. Il lance un appel à la foule, un appel à la colère contre l'Allemagne, à l'aide pour la Belgique, à la France, un appel au zèle.

Sa voix emplit l'énorme enceinte, traverse l'orchestre,

pénètre jusqu'au fond des galeries du dernier étage. Il n'y a pas d'autre souffle que sa voix. Il dit sa dernière entrevue avec le Kaiser rouge, avec ce voyou ! Son verbe s'enfle, sa colère gronde :

— Ce bandit m'a menacé. Menacé, entendez-vous, genlemen? En me menaçant, c'est vous tous qu'il a menacés, ce sont les États-Unis, c'est l'Amérique !

On sent l'assistance frémir. Il passe comme une décharge électrique sur les rangées de fauteuils. La foule vibre, les visages se tendent, les mâchoires se serrent, les prunelles fulgurent. Et c'est un tonnerre qui couvre la péroraison :

— Il faut abattre le Germain, nous l'abattrons !

Salut. Bravos. Sifflets. Rideau. Orchestre. La scène s'ouvre, montre un Luna Park en pleine action, des chevaux de bois qui tournent, des escarpolettes qui se balancent, une piscine où s'ébattent des ondines en maillot noir, où plonge, d'un échafaudage haut comme trois étages, un cheval aux yeux bandés.

C'est un spectacle tout à fait américain.

— You like? interroge le leutrant du Naval Army, mon voisin.

— Yes, I like. Splendid !

Et c'est vrai.

— Jules Cambon à l'Olympia, murmure Surbris estomaqué.

Et quand même, cinq mille Américains et trois Français eurent sur une scène d'Hippodrome un récit diplomatique authentique et très américain.

## *CHICAGO ACCUEILLE*

CHICAGO tonitrue, trépide, vit. L'air est une fumée, un charbon, une suie. Les elevated, lancés sur leurs échafaudages, fer et bois, secouent les rues. Dessous, les railways jaunes font tout ce qu'ils peuvent de bruit. Les passants courent. Aux carrefours, dignes, athlétiques, les policemen dirigent les autos. Un tour de main, l'indicateur de leur immense parasol-guérite arrête les voitures : « Stop ! », ouvre la voie perpendiculaire : « Go ! »

— Sapristi, dit Jutelet, perdu, tant pis ! j'en aborde un.

— Si tu comprends, tu nous feras signe.

Il sait. Le policeman va mâchonner un mot ou deux, étendre un bras peut-être. Puis, il ne s'occupera pas plus de lui, qu'il ait compris ou non, que d'un habitant de la lune. C'est sûr ; c'est américain.

Tiens ! Ils s'expliquent. Ils ont l'air très bien ensemble. Ah ! mais... Ah ! mais... Jutelet est épatant : policeman se dérange. Ce n'est pas croyable. Si ! il se dérange. Il quitte son pépin. Il abandonne son poste. Il fait dix pas, quinze pas, vingt pas. Il guide Jutelet. Parole ! Il guide Jutelet. Et Jutelet n'a l'air de rien, se sent chez lui, accepte le miracle, et ne s'étonne même pas que les passants stupéfaits s'arrêtent, regardent un soldat français, et un policeman qui conduit un soldat français. Jutelet est trop sûr de lui. Il va commettre la

gaffe. Ça y est ! Il salue. Et l'homme de la police rend le salut. C'est un comble ! On aura tout vu pendant la guerre.

On rejoint le héros.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— On tournait le dos.

— Pardi.

Jutelet est important. Il explique :

— C'est simple. Les numéros vont de 100 en 100, un cent par bloc. Ça fait que, si le bloc n'a que cinquante maisons, on saute du 250 au 300. Compris ?

— Ah ! bon.

— Mais ce n'est pas tout. Nord. Sud. Est. Ouest.

— Oui !

Alors nous cherchions notre 12 sur la Michigan Est. C'est sur la Michigan Ouest.

— C'est-à-dire ?

— A deux pas. Mais du côté de l'affiiche du Liberty Bond.

On la voit, cette affiche de l'emprunt. Elle a trente mètres de haut, cinquante de long. Et elle est inondée de lumière électrique.

— On saura maintenant : Est, gare de l'Illinois central ; Ouest, Liberty Bond.

— Voilà le 12, annonce Vincent.

C'est exact. Voilà le 12. Il nous emplit les yeux. Nous étions passés trois fois devant. Ça a l'air très bien. Vingt étages. Et nous qui hésitions. Il est vrai que l'invitation semblait singulière, tantôt, dans la rue 54 West.

On allait. Un jeune homme se plante :

— French soldiers?

— Yes.

— All right !

Et il nous invite, tout de go, à venir tantôt, tout de

suite, ce soir, quand nous voudrons, à l'Athletic Club, causer, fumer, boire des drinks. On a beau être en Amérique, venir de la bataille, être décidés à ne s'étonner de rien, il y a de quoi surprendre. Qu'est-ce que cet Athletic? Une salle de gymnase, avec des agrès, de la sciure, un manège? Peuh! Vincent a repéré un théâtre burlesque dont le programme est splendide. Jutelet aimerait connaître un spectacle de choix. L'Auditorium affiche une troupe française.

— Et toi?

— Moi? Je n'ai pas d'idée. Je suis.

Je suis, en effet. J'admire. Chicago me plaît, et la Michigan ne me déplaît pas, pas du tout. C'est large, c'est propre, c'est confortable. Il y a de belles boutiques, un joli mouvement d'autos, et, le long du lac, un jardin très plaisant. Ça ne rappelle pas beaucoup les tranchées de Champagne.

— Nous entrons?

— Nous entrons.

Hall immense, fleuri de lumières. Vestiaire. Grooms.

— M. Clement, please?

— Clement and Curtiss? Yes. Two floors!

Deuxième étage. Ça va. Ascenseur à grilles de fer forgé. Stop!

Entrée de cathédrale. Ce n'est pas du luxe, c'est le luxe. Déluge d'électricité. Lecteurs de journaux, en chaises à bascules, serveurs, boissons, et M. Clement Junior, lui-même, qui s'avance, salue, prend nos mains, dit son bonheur, nous mène, nous présente à M. Clement senior, son père, son propre father, fondateur et associé de A. Clement and Curtiss, de La Salle South. Père et fils sont deux hommes excellents, deux Américains parfaitement Américains, rien qu'Américains. Des businessmen. Des hommes d'affaires. Bien des Américains,

en un mot. Tous deux ont les yeux sous verre, sous des verres larges comme des soucoupes, montés sur écaille. Le fils est jeune, mince, clair, net. Le père est solide, franc, clair et net lui aussi. Ils ont des vêtements américains, très pratiques. Et ils ont des gestes américains, un peu lents mais précis, avec lesquels ils prennent tour à tour des cigares, se les introduisent dans la bouche, au coin, flambent des allumettes, tirent une bouffée, retirent leur cigare, l'admirent, et le remettent en place, pour ne plus le lâcher que fini.

Deux ou trois amis les joignent, aussi Américains qu'eux, qu'on présente, qui saluent, qui s'asseyent, ravis de l'honneur, et commandent leurs boissons. On boira des drinks? On boit des drinks. On choisit leurs noms sur le tableau collé à la table, sous verre. M. A. Clement père signe le premier la feuille de consommation, que M. A. Clement fils signera ensuite. On cause.

— Comment trouvez-vous l'Amérique?

Cela est important. C'est même de première importance. Il faut toujours savoir comment on trouve l'Amérique, et si l'on préfère Chicago à New-York. Car Chicago jalouse un peu New-York, ou inversement. Chicago est moins grande que New-York. Sa population est moitié moins nombreuse, ses maisons moitié moins hautes. Mais Chicago donne le mouvement. Chicago est plus américaine, moins cosmopolite, moins mélangée. Chicago a inventé les buildings. C'est elle qui a eu l'idée d'entasser les étages par-dessus les étages, jusqu'à gratter le ciel. C'est un titre. Puis, cela a moins plu, depuis que New-York imite et dépasse. Vingt étages, cela allait. Quarante étages, c'est ridicule. Soixante, cela n'a plus de nom. Il est vrai que New-York y est obligée, ne pouvant s'étendre hors de son île. Chicago a

de la place et croît sans arrêt. La ville va même ronger le lac Michigan, et construire dessus une promenade, avec jardins. Ce sera splendide. Cela n'aura lieu qu'après la guerre, quand Reims sera reconstruite. Car Chicago a adopté Reims, solennellement, et renonce à ses embellissements jusqu'à ce que la cité française martyre sorte de ses ruines. Hein?

Est-ce bien? C'est bien. Et nous, en France, comment ça va, réellement? Pourra-t-on tenir? Pourra-t-on attendre? On pourra? Well! Qu'est-ce qu'on pense de la Marne? Hein? Hello! C'est une bataille, cela, une grande bataille, un triomphe. C'est la plus belle bataille dans le monde. Et Joffre? Hein? Joffre? Nous aimons Joffre? Pourquoi l'a-t-on quitté, Joffre? C'est un général, Joffre. Le plus grand général dans le monde.

— A la mort du Kaiser! prononce M. A. Clement fils, en levant son cocktail à l'olive.

On trinque bien volontiers. A la mort du Kaiser, oui, pour qui tant et tant de pauvres boys meurent là-bas! On le sait ici. M. A. Clement fils le dit. On le sait très bien. On a vu Joffre. Il est venu à l'Auditorium. Il avait accepté, à la condition de ne pas dire un mot. C'était promis; c'était dû. Mais un spectateur s'est levé, l'a prié de dire tout de même quelques paroles. Et il s'est exécuté. Il a dit quelques paroles, en français. Mistress A. Clement, qui parle le français, a exactement compris. Il a crié : « Vive l'Amérique! » Elle nous le dira elle-même. Quand? Demain. Car demain il est entendu qu'on accepte d'aller en auto faire une promenade et prendre le breakfast au chalet de golf du club. C'est entendu. Ces messieurs l'ont dit. On accepte. On accepte tout de suite. On est entre amis. On se connaît depuis toujours, depuis la guerre d'Indépendance, depuis La Fayette. On se connaît depuis qu'on a rencon-

tré, tout à l'heure, M. A. Clement fils dans la rue, depuis qu'on est là, en chair et en os, à boire des drinks. Voilà M. Clement père. Voilà M. Jutelet. Voilà M. Vincent. On se connaît très bien.

Voilà donc. C'est une affaire réglée, à l'américaine. Peu de mots, et la conclusion. All right!

On peut redescendre, à présent, si l'on veut. On peut visiter le club, admirer les trente billards, la salle de gymnastique, la piscine de marbre. On peut s'en aller, souper au restaurant, suivre les rues enflammées par les réclames lumineuses, tourbillonnantes, galopant le long des façades de vingt étages, du bas en haut et du haut en bas, enlaçant et désenlaçant leurs lettres, incendiant les toits, dans une débauche de couleurs, d'appels, de cris muets, une sarabande infernale, furieuse, ahurissante.

On ira. On retrouvera la curiosité sympathique, pressante, des passants. Si l'on s'arrête à une devanture, la foule s'amassera, compacte. Si l'on regarde un passant aux yeux, il se découvrira :

—Hurra h for Frenchs!

Si l'on rencontre un officier américain, il nous saluera, et, si l'on avance tout simplement sur le trottoir, des matelots se pousseront, souriants :

— Laissez passer les Français.

Et, si un Italien nous aperçoit, il accourra de toute la vitesse de ses jambes :

— O signor! Parglia italiano?

## *WASHINGTON ACCLAME*

Washington, la cité blanche, sourit dès sa gare monumentale du Pennsylvania Railway, le dôme du Capitole se gonfle au-dessus des arbres, et les avenues, qu'un architecte français dessina, se croisent avec quelques caprices.

C'est aujourd'hui l'Independence Day, la plus grande fête, autant que Christmas, plus que le Thanksgiving Day. Des autos nous conduisent, lancées, tournent l'obélisque trois fois, pour le faire admirer sous trois aspects au moins, traversent le quartier nègre, reviennent, jouent au labyrinthe, dans cette ville connue avant deux heures de séjour, cette toute petite et charmante ville de 500.000 âmes, cette ville diplomatique, ce Versailles américain, sans buildings, sans gratte-ciel, trempant sa robe claire dans le Potomac bourbeux.

C'est Independence Day. Remue-ménage. Les *bands* entraînent tous les manifestants vers la cérémonie, vers les platforms d'où vont s'élancer les discours. Toutes ensemble, concurrentes, les fanfares luttent à coups de bruit. Celle des démocrates est sonore. Celle des républicains tonitrue. Celle de l'Association rivale tempête. Les foules vont.

Sortis de leurs Invalides, du Soldiers Hall, les vieux combattants du Mexique, des Philippines, de Cuba, portent hauts et fiers les étendards. Derrière, les gymnastes cambrent les reins, projettent les pectoraux, ren-

versent la tête sur le cou tendu. Et les femmes, endimanchées, disciplinées, forment leurs bataillons, marchent, marchent comme des soldats. Le jour de gloire est arrivé. Aux armes, citoyens! Qu'un sang impur abreuve les sillons !

On se heurte. Arrêt. Les cortèges défilent, nous voient :

— French soldiers! French soldiers!

Quelle veine, ce jour-là!

— Hurrah! Hurrah!

Trois *Marseillaise* éclatent. Quatre *Marseillaise* s'envolent. Les pas se scandent. Les bustes se raidissent. Les cous se retendent, les têtes se redressent.

— Hurrah! Hurrah!

Les premiers drapeaux arrivent, s'inclinent.

— Hurrah!

Les premières foules atteignent les autos, les longent,

— Hurrah!

les dépassent.

— Hurrah!

— Hurrah for Frenchs!

— Vive le Frensse!

— Hurrah!

C'est un tonnerre. C'est une frénésie. C'est un torrent qui roule, coule, déferle.

— Hurrah!

C'est une apothéose. Nous sommes debout, crispés, émus, rigides. Nous sourions. Nous saluons. Nous allons pleurer.

— Hurrah for Frenchs!

— Vive la France!

— Vive la France!

— Hurrah !

Il y a là dix mille poitrines, vingt mille, cent mille poitrines, cent mille bouches, un cri :

— Hurrah !

Cela gronde, s'élève, s'abaisse, se ranime, remonte, glapit, s'enfièvre :

— Hurrah !

Cela va jusqu'à l'infini, se propage dans les masses mouvantes, qui avancent, ralentissent, s'élancent, passent, se succèdent. Les bannières émergent, arrivent, s'inclinent, se remplacent. Il y a des étendards verts, rouges, bleus, des étoiles, des stries, des médailles. Les cuivres résonnent, les tambours battent, les grosses caisses crèvent.

— Hurrah !

Des fleurs volent. Des baisers s'échappent.

— Hurrah !

Nous hurlons :

— Vive l'Amérique !

— Hurrah !

C'est poignant. Ah ! nous sommes la France, des Français, l'armée française, des poilus. Hurrah ! pour les nôtres qui se battent, qui se cramponnent, qui luttent, souffrent, meurent, sont hachés, tués, mitraillés, bombardés. Hurrah ! pour les autres, là-bas, les camarades, les héros, ceux qui tiennent, ceux qui résistent, ceux qui contiennent la ruée, le Boche, le Hun. Hurrah !

Puis une trouée s'ouvre. Nous filons. Les promeneurs s'exclament :

— French soldiers !

— Hurrah !

Enfin la Pennsylvania Avenue, plus calme, s'offre. La Maison Blanche est là. Sa grille s'ouvre. Sous la courte colonnade, au fond du jardin, un homme mince paraît. Wilson ! Une automobile le reçoit. Des motocyclettes pétaradent. Fumées. Vrombissements. Une silhouette. Un homme glabre, de fortes lunettes, une bouche mince,

un feutre gris. Wilson ! Un tour de volant. Une courbe. C'est fini. Le Président est un promeneur à la promenade. Il va. Nulle escorte. Nulle fanfare. Pas d'éclat. C'est un citoyen en balade. C'est M. Wilson, passant.

— Il a signé ce matin, dit quelqu'un, la mobilisation de deux millions d'hommes.

— Vive la France ! crie un colonel, en saluant.

## *AU CAMP*

On m'a installé. Chambre de sapin neuf, avec armoire et table, et chaise, un lit de fer sans draps, radiateur, électricité. Fenêtre à guillotine. Un chouette gourbi pour un poilu. C'est une faveur, une grande faveur, faite aux alliés, que de les installer ainsi. Ils sont à l'honneur. Ils sont proches du haut mât blanc où flotte la bannière étoilée, proches de la petite maison du général commandant, proches du tableau du Lyberty Bond, où s'alignent les souscriptions de la division à l'emprunt, et qui est éclairé toute la nuit.

Jusqu'à l'horizon, plus loin que l'horizon, le camp aligne ses baraques claires, fume et vit. Il y a là des milliers d'hommes qui manœuvrent et s'exercent. Il y a le quartier de l'infanterie, celui de l'artillerie, celui de la cavalerie. Il y a les ambulances, l'hôpital, les églises et les grandes salles de récréation de l'Y. M. C. A., l'Association des Jeunes Gens Chrétiens. C'est immense, c'est neuf, c'est puissant. Cela coûte quarante millions de francs, jusqu'à présent, et les ouvriers qui travaillent encore, à toute vitesse, n'ont pas fini. On les paie cher, pour qu'ils se hâtent, et on en met cent à la fois pour construire un building, un petit bâtiment de rien du tout, qui doit, en huit jours, sortir de terre, s'assembler, se monter, se garnir, être chauffé, habitable, habité. Des spécialistes posent l'électricité, d'autres les tuyaux vêtus d'amiante du chauffage central. A côté, des commis de

banque, en de petits offices, changent la monnaie, prennent les ordres de bourse, ouvrent des comptes, opèrent des virements. A côté aussi, la poste fonctionne, vend des timbres, transmet des mandats, distribue le courrier, tandis que le Telegraph Office s'occupe des dépêches et envoie des câblogrammes en Europe, dans le monde entier, à vingt-cinq cents le mot, sans plus.

Certes, ce n'est pas un camp français. C'est un camp américain, confortable, large, aéré, où tous les besoins sont prévus, où chaque compagnie a sa salle de danse, son lavatory, ses douches, ses W.-C. de porcelaine.

Nous allons, Jutelet et moi. Nous visitons. Notre costume bleu attire de loin l'attention. Les fiancées et les mères, qui viennent voir leur boy, leur fils, leur frère, leur ami, et sont descendues du tramway ou du train, nous désignent avec émotion :

— French soldiers!

Et les sections, évoluant en armes, s'arrêtent, nous supposent généraux au moins, s'empressent de faire front, de présenter les armes, malgré nos dénégations polies. C'est trop.

— Nous sommes gênants, dit Jutelet. Disparaissons. Avez-vous déjeuné?

— Non.

— Allons au breakfast.

Nous pénétrons dans le dining-room. Tables et bancs nets. Bien en vue, face aux dîneurs, les cuisiniers s'affairent. Ils hachent la viande pour les meat-pies, coupent en tranches le pain blanc, versent la confiture dans les compotiers, dissolvent le lait condensé. Ils ont une vaisselle abondante, des sucriers, des salières, un matériel de restaurant. Nous sommes loin des cuisines roulantes. Ils nous voient et s'empressent. Café? Crème? Œufs? Jambon? Gâteaux? Fruits? Crêpes au miel?

— Ça ira, dit Jutelet, la bouche pleine.

— Ma foi...

Ça ira, oui!

— Chocolat? demande un cuistot.

Je crois qu'ici on engraissera. Mais Jutelet a déjà fini. Il voudrait savoir les nouvelles. On oublie trop la guerre, au fait. Il cherche des journaux à tout prix.

— Des journaux?

Facile. Dans la première compagnie venue, ça foisonne. La salle des jeux en est remplie. Journaux du jour, du matin, du soir, de la veille. Journaux à vingt pages, trente pages, soixante pages. Revues aussi. Magazines. Toutes les girls, toutes les familles expédient de la lecture aux boys. Ça monte, ça ruisselle, ça encombre des tables. Feuillets techniques, ornés de schémas, livres de guerre, illustrés de tous les formats, romans populaires, sciences appliquées, humour, tout est là. On lit. Si l'on s'ennuie, c'est volontaire. Trois sergents jouent au billard à blouses, et un barbier, dans un coin, tient un patient sur la chaise à bascule, l'épile, l'oint, le gratte, l'épluche avec soin. Les poêles rougis surchauffent l'air. On étouffe. Un petit tour ferait du bien.

Dehors l'air est léger au possible, un peu frais, un peu vif, sain. Des soldats s'activent au base-ball, adroits; d'autres échangent à bras un ballon rond. Des motocyclettes pétaradent, et, sur les routes vestrumitées, de longues files d'autos glissent, affairées.

— Avez-vous lu, dit Jutelet, les affiches? C'est à lire. Nous sommes invités à l'église par les Knight of Columbus, les Chevaliers de Colomb, au concert par le collège de jeunes filles, au boxing par le 311 Infantry, et aussi à une grande partie de football entre les officiers de marine et les officiers de l'armée.

— French? Français? N'est-ce pas? demande un major courtois, qui s'arrête.

— Yes.

— Oh!

Il nous broie. Il est honoré. Ses yeux brillent. Quelle chance il a! Il se doutait de notre arrivée. Il nous guettait. Il est en difficultés avec un passage de Rabelais, qu'il a dans sa cantine. Ne pourrions-nous pas lui expliquer? Si! All right! Merci. Merci beaucoup, grandement! Quand nous voudrons, yes. Il habite barack 102, avenue West, Quartier Sud. Nous irons? Vraiment? Entendu. Good bye, au revoir, à bientôt! Il viendra nous prendre. Qu'on l'excuse : il n'a pu tenir. Des Français, pensez! Il faut l'excuser.

Par gloriole, pendant le colloque, un cavalier dresse non loin un mustang qui caracole, encense, rue. La bête et l'homme sont liés, superbes. Ils s'accordent, virevoltent, s'élancent, pointent, tournent, piétinent, sautent, passent le pied. Derrière, dans l'enclos, contre les barricades du ranch, d'autres chevaux regardent, l'œil émerillonné, hennissent, cabriolent.

Travaux d'armée, travaux de camp. Un régiment nègre traverse la plaine, au pas, en sifflant.

L'heure tourne, l'heure d'Amérique, qui donne le jour au moment de la nuit d'Europe, et nous fait vivre tout à l'envers. Tantôt, notre besogne commence. Il va falloir parler de la guerre. Déjà un motocycliste s'avance, salue, tire ses moufles de cuir, tend un ordre. Poliment on me prie de trouver l'automobile qui doit me conduire. On a ses aises... Jutelet me quitte et va à ses affaires. Trajet.

— Nous avons grand honneur vous connaître, déclare le capitaine.

Et ses lieutenants, curieux, présentés, découplés,

saluent en souriant. Des boys tapent des documents à la machine. D'autres heurtent d'un doigt timide la porte du bureau, entrent, saluent, se renseignent, sortent.

C'est l'heure, exactement.

Un coup de sifflet strident a traversé les murs de planches. Il y a, sur les paliers, sur les marches, dans les chambres, le piétinement sourd d'une foule en mouvement. Les hommes s'assemblent. Puis le capitaine m'invite et descend. Il me précède. Il entre. Un commandement : toute sa compagnie, deux cents hommes, est debout, immobile. Un ordre : tous s'asseyent. Je suis seul. Je suis seul Français, en bleu, devant ces deux cents boys en kaki. Deux cents paires d'yeux, quatre cents regards me fixent, me percent, me scrutent, me jugent. J'apporte à ces conscrits la bataille. J'arrive du combat, de la tranchée, du feu. Je suis celui qui vit couler le sang, qui a vécu la lutte, qui sait. Je viens apprendre à ces jeunes gens la guerre. Ils attendent. Et je dis tout d'abord :

— Je salue, avec une émotion profonde, les soldats de la libre Amérique, qui, ayant pesé les causes et jugé les ennemis, viennent apporter à mon pays l'effort de leurs bras, la puissance de leur nombre, de leur courage, de leur héroïsme.

Une explosion, violente, de bravos, de cris, de sifflets, m'interrompt. Une roseur d'orgueil empourpre les visages imberbes de vingt ans. Les mains claquent, les bouches hurlent. On s'est compris. J'ai deux cents amis, soudain, qui applaudissent. Et le captain, sérieusement ému lui aussi, demande pour chacun l'honneur de me serrer la main. Pardi! Les deux cents hommes défilent, un à un. Tous m'étreignent. Tous me regardent, bien dans les yeux, tout droit. Aucun ne détourne la tête. Chacun offre son sacrifice entier, sans arrière-

pensée, pour la cause juste, pour la cause humaine. Il n'y a pas d'hésitations. On se donne.

C'est fait. Nous sommes unis. Et je parle. On écoute, on est tout oreilles. Je dis les tranchées, je dis la bataille. Je dis la veille dans le noir des nuits, l'alerte qui surgit, l'aboi du canon, l'attente dans la terre. Je dis l'épopée surhumaine. On frémit. On entend une histoire merveilleuse, une légende si énorme, qu'on ne pense plus, qu'on rêve ébahi. La guerre passe, s'éploie, avec les hommes, avec le matériel immense, avec ses angoisses, ses périls, son haleine. On respire les gaz, on entend le canon. Il roule, il tonne ; l'obus siffle ; il explose. On s'abat, on voit les blessés emmenés sur les civières, on perçoit le râle des mourants, les cris triomphants des vainqueurs. On halette, on palpite, on est saisi, empoigné. On n'est plus ici, on est là-bas, dans la tourmente. On vit, on agit, on combat, on tue du Boche, on meurt.

Des questions fusent :

— Combien demeure-t-on aux tranchées ?

— Les premières lignes sont-elles loin des secondes ?

— La guerre durera-t-elle longtemps ?

Je réponds. Je résiste à l'avalanche.

— Que pense le Français de la bataille du Jutland ?

— Y aura-t-il une autre bataille de la Marne ?

Ah, mais ! Ils me prennent pour Joffre ! Je suis moins important. Je m'arrête.

— Encore !

Encore, soit. Un peu. Puis c'est assez. Le captain, charmé comme ses hommes, s'arrache à son ravissement. Il constate l'heure à son poignet, interrompt le monologue. Merci ! merci beaucoup ! merci énormément ! On en a plus appris en deux heures qu'en deux mois précédents d'entraînement. Car on est tous des bleus, ici. On

vient d'arriver des usines, des villes, des campagnes, des bureaux. On est habillé d'hier en uniforme, et l'on n'a, pour se battre, souvent, que son courage et que ses poings.

Je m'en vais. C'est fini. Alors, spontané, un chant martial s'élève, pour moi, en mon honneur, en l'honneur de la France, des poilus, des héros.

— Salut à la France !

Salut, honneur et gloire! La France! ah! la France chérie, la France légendaire, la France sans pareille, la France vers qui tous vont, qui voudraient déjà y être et en chasser le Boche, l'extraire de ses repaires, l'assaillir, le piquer des baïonnettes brandies; la France admirable, la France surnaturelle! Ils chantent. Ils ont leur cœur sur leurs lèvres. Ils me contemplent en chantant. Ils communient. Ils se voient, là-bas, dans les plaines, en Champagne, sur la Somme, à Verdun. Ils referont les gestes immenses. Ils ouvrent des bouches énormes. Ils hurlent.

— Vous nous ferez honneur, monsieur, dit le captain, en soupant avec nous.

Il ose à peine finir. Il tremble. Et ses lieutenants, craintifs, appréhendent ma réponse aussi.

— Souper? A vos ordres! oui.

Ils exultent. Ils m'entraînent.

— Excusez-nous. Nous voudrions donner tant!

Chez eux, c'est froid, c'est uni, c'est simple. J'ai un meilleur logis qu'aucun. On gèle.

— Nous nous habituons à souffrir.

C'est un avocat, un homme d'affaires, un ingénieur, qui sont là, transis, mais fiers tout de même. Moi je dis :

— Mais aux tranchées, on se chauffe!

— Avec quoi?

— Avec ce que l'on a, avec ce que l'on trouve, du bois, des arbres, des planches. Des poilus, ici, enlèveraient le toit, pour chauffer le reste.

Ils rient, scandalisés, mais candides :

— C'est défendu !

— Avoir froid aussi !

L'idée les éveille. L'un s'en va, l'autre le suit. Ils reviennent. Un apporte un réchaud, l'autre des cigarettes, des bonbons. Fumez, mangez ! Tout est à vous.

On est courbés sur le poêle. M. Smith, l'avocat, mouche son nez rouge. M. Sparik, le capitaine, est violet. C'est la guerre, c'est la souffrance, c'est le commencement de l'héroïsme. Et l'on cause.

— Quelle médaille portez-vous ?

— Qu'est ce numéro à votre col ?

— L'Amérique finira la guerre, n'est-ce pas ?

Oui, oui, oui ! Dehors, des fanfares strident. Une parade s'achève. A l'Auditorium, la grande baraque verte timbrée du triangle rouge et des lettres salvatrices : Y. M. C. A., la représentation finit. Des acteurs de New-York ont joué pour les boys en kaki. Ils étaient trois mille qui applaudirent, qu'on emmène, en rangs, vers des labeurs nouveaux : terrassement, escrime, jet de grenades. Alternance.

— Monsieur, nous sommes servis !

Popote, mess, réfectoire ? Pas même. La salle commune, le dining de la compagnie. Les hommes ont pris leur repas. Celui des officiers commence. Mêmes tables, mêmes bancs, mêmes assiettes. Il n'y a peut-être qu'un plat de plus. Discipline. Démocratie.

## *L'Y. M. C. A.*

Venus par quatre, en rangs, au pas, des quatre points cardinaux du camp, les officiers de chaque régiment de la division emplissent l'Auditorium, et, sagement assis sur les bancs de bois, chantent. La *Band* du 216e Engineers, au pied de la scène, sert d'orchestre, et ses bugles, ses tambours, sa grosse caisse, suivent la mesure, battue à tour de bras par M. F.-G. Smithson, le speaker. The *Yaaka Hula and Aloha Oe* s'achève :

*Aloha Oe, farewell to thee,*
*Thou charming one who dwells among the bowers.*
*One fond embrace before I now depart,*
*Until we meet again...*

Tout le monde est content. Les voix grondent, les cuivres rugissent. La baraque de planches claires frémit toute, bien que la « Officers song lesson », la leçon de chant des officiers, ne garnisse pas ses trois mille places, le lundi, comme les autres après-midi, la leçon de chant de la troupe, ni, chaque soir, les représentations cinématographiques et théâtrales, où viennent des civils de Rockford et même de Chicago.

— *Joan of Arc!* commande M. F.-G. Smithson.

Docile, la foule commence l'air, et les capitaines, les

lieutenants, les sous-lieutenants, tournent les pages du petit recueil et, bien en mesure, débutent au signal :

*While you are sleeping.*
*Your France is weeping,*
*Wake from your dreams,*
*Maid of France!*

Éperdu, M. F.-G. Smithson, qui aime cette chanson par-dessus toutes, frappe l'air en cadence. Sa longue figure glabre s'allonge. Son long corps s'étire. Ses bras prennent une envergure extraordinaire. Il s'élance, s'agite, s'envole. Et le chœur est réellement terrible, quand le refrain arrive :

*Joan of Arc! Joan of Arc!*
*Do your eyes, from the skies, see thee foe?*
*Don't you see the drooping Fleur de Lys?*
*Can't you hear the tears of Normandy?*

Au premier rang, le captain J.-M. Henderson ouvre une bouche énorme, et, derrière lui, le petit notary de West Chicago, leutnant S.-T. Wright, est rouge comme une pomme de Californie. Allons, encore une fois, c'est une bonne journée d'entraînement, c'est un succès flatteur pour l'Y. M. C. A., pour les Commissioned Officers de la Division, pour l'armée nationale des États-Unis. Bientôt, le plus tôt possible, ces chansons vont passer l'Atlantique, et retentir sur les routes de France, puis aux tranchées, dans les charges héroïques qui repousseront le Hun et donneront la victoire à la démocratie et à l'humanité.

M. F.-G. Smithson le pense. Il le sait. Son temps n'est pas perdu. Et il s'applaudit à nouveau d'avoir demandé

à M. S.-W. Jeanson, son patron, le businessman de New-York, le congé d'un an nécessaire pour servir, vu son âge qui l'écarte du recrutement et du volontariat, dans le National War Work Council of Young Men Christian Association of the United States, l'Y. M. C. A., comme on dit exactement.

Ainsi il est, lui aussi, en kaki, « avec les couleurs ». Il porte au bras gauche le triangle rouge de l'association, avec les lettres brodées bleu. Il a, comme ses camarades, toutes ses dépenses payées, et, s'il ne touche aucune solde, du moins est-il défrayé de tout, et pourra-t-il laisser deux cents dollars mensuels à Mistress F.-G. Smithson, qui reste avec les enfants au 4452 de North Main Street. Il se rend utile au pays. Il relève et soutient le moral des soldats, et offre aux combattants l'abri. Grâce à lui comme aux autres, l'Y. M. C. A. répand la bonne parole. Elle ne demande rien aux jeunes gens que d'être honnêtes et de croire en Dieu. Grâce à cela, ils trouveront dans les buildings coquets, tant en France qu'ici, en Amérique, des salles claires, un lieu de repos, des distractions saines. Chacun pourra, entre les exercices et la lutte, consulter les magazines, lire les journaux, écouter les phonographes, écrire sur le papier à en-tête, téléphoner, se réchauffer. La Library du camp s'achève. Les ouvriers, payés dix dollars par jour, plantent les derniers clous, installent le chauffage central, et déjà les livres affluent, offerts par les booksellers et par toute la nation.

L'Y. M. C. A. est riche. Son dernier appel a été entendu. Au million de dollars légués par M. Rockfeller, aux bénéfices de deux semaines d'affaires laissés à son profit, par tous les businessmen de l'Amérique, s'ajoutent les offrandes venues de partout. Il y a bel et bien deux cent cinquante millions de dollars encaissés, qui promet-

tent un long avenir à l'association. Son service est précieux. Le général Pershing lui-même l'apprécie tant qu'il vient de demander d'urgence quinze cents membres, là-bas, en France.

M. F.-G. Smithson espère être du prochain convoi. La chose va se décider tout à l'heure, au conseil. Il a hâte d'être désigné, d'être sur le pier où attend le steamer qui l'emportera en Europe. Et, pour montrer sa joie, pour finir la leçon sur un beau couplet, il ordonne le dernier chant :

*Good bye Broadway!*

Tout de suite, l'assistance entonne l'air célèbre :

*Good bye Broadway, Hello France!*
*We're ten millions strong.*
*Good bye, sweetheart, wives and mothers,*
*It won't take us long...*

Oui, oui, adieu, New-York! adieu, Broadway! bon courage, épouses et mères, nous allons en France, nous allons mener le bon combat.

*Vive Pershing! is the cry across the sea;*
*We're united in this fight for liberty.*
*France sent us a soldier, brave La Fayette...*

C'est fini, pour ce jour. Les officiers se lèvent, comme des écoliers congédiés, et gagnent les sorties. M. F.-G. Smithson se précipite au building n° 4 de la 2e avenue, pour savoir plus vite si le sort lui est favorable. La baraque verte est entourée de monde. Mrs Helen Brown Reed, dramatic singer, vient de parler aux Sammies.

Mais le conseil est réuni dans les bureaux, et le directeur régional, M. F.-A.-N. Liller Sethmann, achève la liste des partants, qu'un secrétaire tape à la machine. Le sort est favorable. M. F.-G. Smithson est nommé. Le jour est beau. Un gai soleil miroite sur la neige dans le camp. Le vent d'ouest, venu de Frisco, chasse doucement la lourde fumée noire des hautes cheminées du chauffage central, et fait onduler noblement, près de la maison du général, tout en haut du mât blanc, le drapeau étoilé, la bannière rayée des States, pour qui M. F.-G. Smithson, s'il ne peut mourir, peut au moins se dévouer, de toutes ses forces, ainsi qu'il sent que c'est possible.

## *LES NOUVELLES MÈRES*

Aimez-vous les Reinas? En voici. Non, c'est vrai! Les Français goûtent la cigarette. Well. La Fatima est même chose que le tabac français. Nous, Américains, nous avons préférence du cigare. Nous fumons le cigare. Exactement. Nous fumons.

M. Nelson Mac Hodson, sur drean de l'American Guild, choisit son cigare, craque une allumette, aspire, et, dilettante, apprécie l'arome. Le dining-room aux meubles de chêne clair s'emplit de volutes odorantes. A son invite, je grille une de ces Fatima, qui sont des cigarettes vulgaires, mais que le Français apprécie en effet. Elles n'ont pas le goût de miel du tabac américain ni la sécheresse de paille de certains tabacs anglais. Elles se fument bien.

Mrs Nelson Mac Hodson et miss Jeannette sourient de nous voir faire. Elles tricotent. Mrs Hodson achève son vingt-deuxième chandail, miss Jeannette, sa soixante et unième paire de chaussettes. Elles sont contentes. C'est pour les Français. Il n'y a plus de laine en France; il n'y a plus rien en France. Il faut aider. On aide. On a mangé de la soupe d'avoine à dîner, et rôti du pain de seigle pour les toasts, parce que les céréales sont abondantes en Amérique. Il faut donc en consommer le plus possible, pour laisser disponible le blé qu'on enverra en France. Il y fait besoin. Il fait besoin aussi

en Belgique et dans toutes les provinces envahies par le Hun. Cela, on le sait. La grande France, qui sauve le monde, a beaucoup de besoins. On peut se priver un peu, ici, pour aider la France, qui lutte et ne se plaint pas. Ce ne sont que de petites privations. Ce n'est rien, comparé à ce que souffre la France. M. Nelson Mac Hodson dit cela très bien. Et miss Jeannette ouvre de grands yeux, très bleus et très clairs, par-dessus son ouvrage, et elle essaie de se renseigner :

— Est-ce la qu'il y a-t-il plus de pain du tout en France ?

— Si, mademoiselle, il y a encore du pain.

— Si, n'est-ce pas, vous avez le charbon trente dollars ?

— Exactly.

— Ce être terrible.

— Jeannette, dit son père, s'intéresse beaucoup à ces choses. Elle a un bon cœur d'enfant. Mais je lui ai remis une récompense, quand sa quinzième année fut accomplie. Dites, Jeannette, quel est le cadeau de votre quinzième année ?

— Je ne sais pas dire.

— Elle sait, affirme Mrs Hodson. Elle n'ose pas, elle, le dire, parce qu'elle n'est pas absolument parlant le français. Mais, ça, elle peut le dire.

— C'est une petit garçon, lance Jeannette.

— Ah ! Ah ! yes. Vous avez très bien prononcé, Jeannette, s'exclame attendri M. Hodson. C'est exactement ainsi. Elle a eu un petit garçon pour son quinze ans, un petit garçon français, orphelin.

— Vous avez adopté un petit garçon, miss Jeannette ?

— Yes, I have got a little boy, four years !

— Il faut parler le français.

— Moi, dit Mrs Hodson, je veux aussi avoir une enfant.

— Oui, répond son mari, Mrs Hodson veut.

— N'êtes pas moquant, monsieur, poursuit sa femme. M. Hodson a le sien, Jeannette a le sien. Moi toute seule, je suis une « orpheline ». Je avais pas encore le mien enfant. Et il y a beaucoup dans la France, n'est-ce pas, des enfants petits dont le père est mort tué, killed, you understand? C'est un malheur, terriblement, ces enfants petits, poor children, dont le père il est mort. Il faut aider cela aussi. C'est grand besoin qu'ils soient aidés. Et j'ai une lettre, pour l'enfant petit que je veux être mien.

Elle se lève. M. Nelson Mac Hodson approuve. Il est grand, fort, aimable, tout à fait américain, l'air cordial, solide, vivant. Il regarde avec satisfaction son épouse traverser la pièce. C'est un homme heureux. Il connaît la France. Il l'a habitée. Il l'aime. Et il aime autant l'Amérique. L'alliance l'enthousiasme. Il fera tout pour la France, tout pour l'alliance. A The Cliff Dwellers, son club, 2220 South Michigan Avenue, il dit sans fatigue, chaque soir, tout le bien qu'il pense de la France. Et l'on a chassé du club, sur son insistance, un membre indésirable, qui refusa de se lever pour entendre la *Marseillaise*. Ce soir, il n'ira pas au club. Il est plus heureux encore qu'à l'ordinaire. Car il a un Français chez lui, car je me suis assis à sa table, et j'ai complimenté l'ordonnance du repas fait, à mon intention, à la française, avec de grandes serviettes françaises, et avec du vin servi exprès pour moi. Mes hôtes n'en ont pas bu. Ils ont laissé vides les petits verres à vin, à côté du grand verre d'eau glacée, parce que c'est un vœu américain de ne pas boire de vin pendant la guerre. Mais j'en ai bu, moi.

Nous sommes bien, entre sincères amis, dans la coquette maison que le chauffage central emplit de tiédeur. Dehors la neige tombe encore. M. Hodson a passé une grande partie du jour, suivant l'ordonnance du maire, à creuser dans la neige des tranchées pour les piétons, et une large allée centrale permettant aux pompiers de passer à toute vitesse, si, par malheur, un incendie se déclare. Il a travaillé en bras de chemise, manches retroussées, sans sentir le froid, tant il a remué. Il est satisfait de son œuvre. La neige, amoncelée, rangée, ouverte, est vaincue.

Mais Mrs Hodson revient.

— J'ai cette lettre. Il faut expliquer, avant, que M. Hodson fait ce qui lui convient. Je fais, également, ce qui convient à moi personnellement. Mais jamais nous faisons, M. Hodson et moi, chaque chose sans nous dire premièrement, sans être consultants. Pour les choses du commun, exactement. Et je lui dis, pour cet enfant que je veux avoir.

Elle me tend la missive. C'est l'appel d'une petite institutrice de village cévenol. Elle expose cette misère émouvante : le père tué, la mère à l'hôpital, trois enfants, dont une petite fille de trois ans et demi, une mignonne tout innocente. Elle demande aux Américains, à quelqu'un de la grande Amérique si l'on voudrait s'occuper de cette orpheline. La famille est méritante. L'homme n'était pas un buveur. La femme est malade, de maladie et de chagrin.

Pas de phrases, pas trop d'adjectifs. Un bon petit devoir d'école primaire, une modeste rédaction française, toute simple, toute claire, pour un si grand sujet : une enfant perdue, qui veut la sauver ?

— Qu'est-ce que cela vous donne à penser? dit Mrs Hodson. Est-ce réellement correct ?

Je ne sais pas, moi. J'ai le cœur serré. Si je levais trop vite la tête, je montrerais peut-être des yeux un peu humides. Cette pauvrette, là-bas, cette petite fille de ma race, cette aumône d'un bébé tout rose, tout fragile, cela me touche. Je voudrais dire :

— Je la prends, moi ! Je la garde. C'est une petite Française..., je suis Français..., elle est à moi.

Mais je ne peux. Je suis soldat. Je suis père. Demain, mon enfant à moi... Toute ma patrie envahie, déchirée, toute la barbarie du Boche m'apparaissent.

— C'est une lettre sincère, hein ? dit M. Hodson.

Et je dis simplement :

— C'est une lettre profondément sincère. Il n'y a pas de doute.

— Aoh ! Alors, je prends ! s'écrie Mrs Hodson, soulagée. J'écris tout de suite.

— Et vous préviendrez le Comité, ajoute M. Hodson.

— Parce que, m'explique-t-il, cette dame institutrice n'est pas adressante pour nous. Elle écrive à un businessman, dont le nom est connu dans la France. Cet gentleman a envoyé la lettre au Comité, et le Comité à Mrs Hodson. Ainsi nous faisons les choses. Cela est plus correct. Well. Et Mrs Hodson, nous vous félicitons very much de cette enfant, qui est maintenant votre enfant. Et vous pouvez maintenant aussi nous donner le nom de cette petite enfant qui devienne le vôtre.

— Elle a le nom de Jeanne, comme Joan of Arc.

— Comme le mien, dit Jeannette.

— Comme le vôtre, Jeannette ; c'est exactement dit.

Et, sur la joue de miss Jeannette, Mrs Hodson, devant M. Nelson Mac Hodson, devant moi, pose le premier baiser maternel donné, par delà l'Océan, à la petite Jeanne, à la petite orpheline française, à son nouvel enfant de trois ans.

## *AU NIAGARA — LE BOCHE ÉVINCÉ*

C'ÉTAIT un vieux Boche, Henrick Kauptmann, établi depuis longtemps sur la route de Ridgetown, et nul n'aurait jamais pensé à lui nuire, à l'époque de sa prospérité. Son drink-room n'était pas mal achalandé. Kauptmann avait surtout le sens du commerce, et il savait, comme pas un, être muni de tout ce qu'il faut pour désaltérer proprement les gentlemen. On trouvait de tout, dans sa boîte, à des prix raisonnables. Il pouvait dès lors s'enrichir, si telle était son idée.

Son fils, Hans, travaillait à la Silver and Copper Detroit Limited avec des tas d'autres bons garçons. Sa femme, la grosse Martha, ne connaissait pas sa pareille pour suivre assidûment les exercices dédicatoires des Chevaliers de Colomb, tout en pouvant donner d'utiles conseils aux ladies sur toutes sortes de sujets domestiques.

C'était donc un ménage heureux que celui-là, et que le Seigneur semblait avoir béni, exactement.

Tom J. Safety, de Queenstown, prit un temps et cligna de l'œil, pour jouir de l'effet de ses paroles sur moi. Je l'écoutais en regardant le Niagara se précipiter vers les chutes, glisser comme une nappe d'huile, et tomber soudain, d'une culbute verticale gigantesque, cent mètres plus bas, dans un brouillard d'écume, avec un bruit terrifiant. Je ne pouvais lever les yeux d'un pareil spectacle, la huitième merveille du monde bien

sûr, et Tom voyait bien ce qui m'occupait. Mais il tenait à son récit.

— Cependant, quand la guerre survint, tout changea, poursuivit-il. D'abord, Hans ne répondit pas à l'appel du 2 avril, lancé par le Président, et, loin de se soumettre à la loi votée par le Congrès, il refusa le service et déclara qu'il ne serait pas soldat de l'armée nationale. Yes. Rien que cela! Alors, vous pensez bien qu'Henrick Kauptmann put expliquer tout ce qu'il voulut là-dessus, et dire aux uns et aux autres qu'Allemand, il ne pouvait combattre l'Allemagne. Martha, de même, en fut pour sa salive, en tentant d'expliquer les mêmes choses aux ménagères de Ridgetown, ou à celles d'Highgate, qui venaient parfois par le train donner des nouvelles, en allant à Detroit ou plus loin. Car il aurait été vraiment trop facile d'échapper à l'impôt sacré du sang en développant ainsi de simples raisons sentimentales.

Tom s'interrompit, lança de la salive, flegmatiquement, tout en regardant fumer les hautes cheminées des usines électriques, captant la force des chutes. En réalité, il voulait renvoyer sans achat le marchand de souvenirs, pierres taillées, épingles de cravate, colliers, qui venait nous offrir sa camelote. Il le fit, poliment. Puis il reprit :

— Yes. Cela aurait été trop facile vraiment. Et les gens à qui ils parlaient, tous pères de fils bien bâtis et déjà dans les camps, avaient belle de répliquer :

— Mais S. G. Sotiriadis est Grec, lui, et il n'a pas reculé pour se battre.

— Et Waren, le petit Waren R. Skriviks, est Suédois !

— Et Naro est Français par sa mère.

— Et tous, tous sont de braves boys en kaki, qui feront tout leur devoir, Henrick Kauptmann, tout comme Hans Wurst, votre compatriote, aussi Boche

que vous, et qui suit l'entraînement au camp Sheridan, pour être officier et détrôner le Kaiser.

N'importe! Henrick Kauptmann, et sa femme, Martha Kauptmann, ne voulurent rien entendre, non plus que Hans Kauptmann, leur fils. C'étaient de fameux entêtés, voyez-vous, et qui croyaient s'en tirer ainsi. Minute! Les gens de la Military-Police vinrent donc cueillir le dernier, sans trop de ménagements, et, de citoyen libre qu'il était, le transformèrent en prisonnier, en un de ces êtres salis, méprisés, astreints aux pires corvées du camp, à de vrais corvées de nègres, et que vous verrez entourés par-ci par-là de quelques bonnes baïonnettes et de quelques bons rifles. Well!

Je fis signe que je savais ces choses. Tom fut heureux de mon approbation. Il craignait, sans le dire, que toute mon attention ne fût retenue, au delà de Whirlpool Rapids, par le car aérien traversant le Niagara, pendu à son fil. Mais je l'écoutais mieux qu'il n'en jugeait, et je l'entendis bien continuer.

— La comédie commença tout de suite, vous savez? D'abord le drink-room d'Henrick Kauptmann fut plus souvent vide que plein. Comme sur un mot d'ordre, personne n'y vint plus avaler un coktail à la cerise, ou un julep and whisky, pourtant délectables. Personne non plus ne franchit le seuil de l'annexe, quérir la moindre caisse de soap, ou la plus bénigne grape fruit de Californie. Henrick Kauptmann put à loisir contempler le blanc de l'œil de Martha Kauptmann, sa bonne femme, qui ne décolérait guère et se serait donnée au diable de grand cœur, si le pacte n'eût été déjà conclu depuis longtemps. Very well, hello! Ensuite les autorités elles-mêmes s'en mêlèrent. J'étais là, monsieur, le jour que Cody F. Springfield, le constable, vint une première fois chercher une amende de cinquante dollars

quand cet ivrogne de Pitt Cornell se laissa surprendre exprès à consommer un innocent light drink dans le débit. Henrick Kauptmann paya avec une impayable grimace, je vous assure. Et j'étais là encore, le lendemain, quand Cody F. Springfield revint, et réclama quatre-vingt-dix nouveaux dollars, parce que le cheval d'Henrick Kauptmann traînait sur la voie du Michigan Central, voie de Chicago and Detroit to Buffalo, Boston and New-York. Nouvelle grimace, que je vis bien, comme vous l'imaginerez, car j'étais là, un peu, pour voir ces choses, afin de renseigner exactement mon parti, au Comité, de tout ce qui se passait.

Bon! A une semaine de là, le juge infligea un avertissement de cinq cents dollars au ménage H. Kauptmann parce qu'il possédait une réserve supérieure à sa déclaration. Puis, un autre jour, ce fut, pour un autre motif, un autre versement exigé, puis un autre encore, et encore un autre, tant et tant qu'Henrick Kauptmann, qui avait oublié d'être bête, et qui ne l'était pour sûr pas plus que vous ni moi, sentit qu'on voulait sa ruine, et qu'il faudrait, de gré ou de force, qu'il en passât par là. Et il s'en plaignit. Oui, monsieur, il s'en plaignit amèrement, trouvant abominable un pareil procédé.

Ah! je vous assure qu'on a ri. A-t-on ri, non, mais a-t-on ri, cette damnée fois-là! Voilà donc Henrick Kauptmann qui réclame. Et voilà aussi que, très justement, J. H. Netton, le maire, lui donne devant nous tous, qui servions en quelque sorte de témoins, cette bonne parole, que tout le monde connut bientôt à Ridgetown, et qui fut à l'unanimité approuvée :

— Henrick Kauptmann, vous êtes Allemand, et c'est bien votre droit. Exactement. Mais vous êtes venu dans ce pays pour vous enrichir. Well! C'était votre droit aussi. Personne n'avait à redire, et vous aviez,

d'ailleurs, des drinks excellents. Seulement, c'est la guerre maintenant, Henrick Kauptmann, et si sous avez accepté la paix ici, il faut accepter la guerre aussi, ou rendre l'argent. Car il ne serait pas juste que vous gardiez l'argent de vos ennemis, Henrick Kauptmann! Vous comprenez? Oui ? Tant va bien! Si vous pensez autrement, vous pouvez très bien vous en aller, je suppose?

Aussi bien, monsieur, c'est ce parti que dut prendre Henrick Kauptmann, avec la grosse Martha Kauptmann, quelques mois plus tard, après avoir trop attendu. Car ils s'en allèrent de Ridgetown par, ma foi, le Michigan Central, mais laissant leur fils Hans à la garde du 461e Infantry, et n'ayant plus un dollar en poche. Ils avaient bien, amende par amende, frais par frais, à peu près tout rendu, comme l'avait annoncé J. H. Netton, qui rit d'un bon rire, quand il raconte le fait à qui veut l'entendre, là-bas.

Mais voici le steamer qui quitte Toronto. Nous pouvons le prendre au retour, en passant par Prospect-Park, if you please, Sir!

---

## *UN DINER DE CHRISTMAS*

New-York, ce soir, vibre plus encore que d'habitude. De toutes les rues débouchent, dans Broadway et la Cinquième Avenue, des passants chargés de paquets. Aucun ne va les mains vides. Tous portent les cadeaux de Christmas, les cadeaux pour les petits, les cadeaux pour les grands, les cadeaux pour les jeunes, les cadeaux pour les vieillards. Il n'y a pas un bras qui ne soit encombré, pas un visage qui ne rayonne, pas un œil qui ne pétille. C'est Noël. C'est la joie des intérieurs chauds, des familles réunies, de la table rutilante, du sapin embaumé, éclairé, féerique.

Devant le Municipal Building, dans le petit square Madison, un grand arbre, minuscule sous les trente étages de l'édifice illuminé, offre aux plus déshérités, aux boys cireurs de bottes, aux nègres même, à tous les parias des docks, entassés dans les quartiers sans air de l'énorme cité, ses feuilles vertes, ses ampoules blanches et rouges, sa gaieté d'arbre en fête.

Je vais. Je suis seul. Je suis étranger.

Pour la quatrième fois, Noël va descendre sur la terre, apporter la paix aux hommes de bonne volonté, alors que je suis loin des miens, loin de mon foyer. Ce soir, ma fillette va mettre avec confiance ses mignonnes pantoufles dans la cheminée. Elle va s'endormir, la bouche ouverte, souriant aux anges et rêvant à Jésus. Et je ne

serai pas là quand, éveillée, rose de joie, elle découvrira l'apport du céleste visiteur.

L'an dernier, j'étais devant Reims. L'an d'avant, j'étais à La Pompelle; et, la première année, en 1914, je me le rappelle, ce fut après une attaque repoussée que l'on fit chauffer du vin sur deux braises, pour réveillonner au fond d'un boyau nu. Ce soir, c'est New-York...

Je vais. Nul ne songe à moi, nul ne s'arrête devant le French Soldier qui erre dans les rues.

Soudain, au bord du trottoir, des voix fraîches s'élèvent. Trente bambines, des petites aux yeux clairs, aux boucles brunes et blondes, rangées, chantent vers la lune un Noël frais comme elles. C'est limpide et c'est pur... Ma fillette doit chanter ainsi, elle !...

Et je vais, plus seul, plus triste, plus lourd.

La Guerre !

— Excuse-me, Sir ! Vous êtes seul à New-York ?

— Oui. Mais...

— Voulez-vous faire à mon mère grand honneur pour souper avec elle ? Elle serait tant contente.

— Vous êtes trop aimable, vraiment, et...

— Vous dites « Oui », n'est-ce pas ? Exactement. Very well ! Thank you very much ! Voici l'adresse. Sept heures !

Mon quidam, un lieutenant, est loin, déjà. Il m'a glissé sa carte dans la main, et le voici qui saute, là-bas, sur l'autobus de St-Nicholas Avenue. Irai-je ? N'irai-je pas ? Je connais ces surprenantes invitations américaines, qui vous prennent tout à trac, et qui nous déconcertent, nous Français, habitués à un formalisme charmant et discret. Bah ! J'irai : je suis trop seul, aussi, ce soir...

La maison qui m'accueille est riche. Le luxe des fleurs, dans chaque pièce, en témoigne. Ici, le dollar est nombreux. L'hôtel est somptueux, le tableau choisi et rare,

le meuble précieux. Et toute une famille m'entoure, s'empresse, se réjouit du grand honneur qu'elle a, m'ayant, d'avoir ce soir de Christmas, ce soir de bonheur, un Français, un Poilu, à sa table.

Je suis dans ma famille, bientôt, presque, chez ces inconnus de tantôt. Ils veillent à tous mes désirs, inquiets que je me plaise, et parlent français, pour que j'entende ma langue, et rien qu'elle, ma langue d'exilé, ma langue maternelle, ce soir de Noël. On a des attentions touchantes. On débouche une bonne bouteille, on a des livres français sous la main. On en lisait, on en parlait, quand je vins.

— Barrès ? Vous aimez ?

— Nous avons vu jouer le *Barbouillé,* de Molière, au théâtre du Vieux-Colombier, 42[e] rue.

— Nous n'aimons que le théâtre français.

Ils savent la guerre. Ils s'y préparent. Le fils est soldat. Lieutenant, oui. Il est timide. Mais il est brave. S'il parle, il dit :

— Vous permettez, maman ?

Les filles cousent. Pour les Français. Et le père, qui ne sait que faire pour faire assez, exhibe du tabac français ordinaire, du caporal à cinquante le paquet :

— Pour votre pipe, si vous fumez ?

Puis, à l'adieu, tous sont graves. Et le lieutenant, solide, dit :

— Dites à vos camarades, s'il vous plaît, que nous venons aussi vite que possible à leur aide. Nous commençons à connaître vraiment qu'il y a du plaisir dans le sacrifice, quand l'honneur d'autres nations est en jeu. N'est-ce pas, mère ?

La maman a, aussi, à dire, à exprimer la pensée des mères américaines :

— Nous les voyons partir là-bas. S'ils tombent, nous

ne saurons jamais la place. Et s'ils sont blessés seulement, nous ne pourrons pas les guérir. C'est dur. Vous ne pouvez réaliser comme cela est, exactement. Mais que la France vive, nous n'aurons pas de plaintes, jamais.

Braves gens !

---

## *LA PERMISSION DE NICOLLE, POILU*

Dans Broadway. Il allait, absorbé, le bonnet de police en biais, la capote ouverte. Je courus après : à New-York, un Français en bleu est un frère. Celui-là m'intriguait. Il n'était pas de la Mission. Il n'était pas gradé non plus. C'était un poilu, rien de plus, c'était Nicolle, des marsouins, permissionnaire.

— D'où tu viens?

— De San Francisco.

Il avait le roulis de cinq jours de wagon dans les jambes. Deux minutes de plus, nous allions, amis. J'avais regardé sa face glabre, sa grande bouche en fente de tirelire, ses cheveux rebelles, sa croix de guerre, sa fourragère. Je n'avais vu que ses yeux. Des yeux noisette, enfoncés dans l'orbite, vifs, railleurs, intelligents, des yeux d'homme complet, des yeux de caniche, oui, des yeux humains de bon chien.

Ce poilu-là, ce type, Nicolle, enfin, ce n'était rien d'ordinaire. C'était un phénomène, pas moins. Là-bas, au bout des rails, sur le Pacifique, à Frisco, il avait fait une besogne monstre, pour la France. Il en était encore plein. Il en bouillait. En un mois, en trente jours, il avait conquis un monde, un État, une ville : Frisco. Il avait parlé, avait fait des visites. On l'avait reçu, admiré, accaparé, photographié. Il avait présidé des banquets, porté des toasts, reçu des cadeaux, empli trois journaux, subi vingt soirées, entendu dix fanfares, fait mille récits,

et il n'avait pas eu une minute à lui, pas une seconde, pour son repos, ou son plaisir. Il était célèbre, c'était le héros. Il rapportait cinq caisses énormes de rasoirs, de chandails, de gants, de caleçons, de stylos, pour les camarades.

Et il contait tout cela, pêle-mêle, gravement, l'âme éblouie, sincère.

— Je quitte la Somme. J'avais des photos, des chouettes, des vraies, pas du truquage. Des éclatements, des tanks, des tranchées, tout le fourbi. J'arrive. Faut te dire que j'ai habité Frisco, avant. J'y étais venu, tout jeune, faire fortune. Une idée, quoi. Mais la fortune, pfut! Bon! Là-dessus, la mobilisation s'amène. Je sais pas ce qu'elle fut en France, mais, ici, fallait voir ça! Nous étions 15.000 à partir, tout de suite. Et des chants, et des rires! Quelle vie!

Ça va. Je fais Verdun, je fais Brimont, je fais la Somme. Je suis de partout. On tape, j'en suis. Un marsouin, pas? c'est pour les grands coups. Je voulais voir. J'ai vu. Je m'étais pas dérangé pour rien, tu penses. Puis je suis Parisien. Là-dessus, pour rire, j'envoie des lettres à Frisco. Ah! mes lettres! On les imprime! Elles paraissent dans les journaux! Nicolle à Moronvillers! Nicolle à la cote 304! Nicolle par-ci, Nicolle par-là, sauf au dépôt!

J'en savais rien, hein? Je me battais. C'est une occupation suffisante. Et j'étais pas toujours d'accord avec les copains. Ils me chinaient:

— Eh! l'Américain!

Faut dire que je parlais toujours d'Amérique. Si ça marchait pas, si ça n'allait pas bien.

— Les potes, en Amérique...

— Ah! la barbe!

— Y a pas de barbe! Les Américains...

Pan! me voilà permissionnaire.

— Tu vas la voir, ton Amérique, hein?

Je l'ai vue, oui. C'est drôle. J'arrive, je suis saisi, agrafé, réquisitionné.

— Voilà Nicolle! Vive Nicolle! Hurrah pour Nicolle!

Je me dis : Bouge pas! Vous êtes en guerre, vous aussi, mes petits gars américains. All right! Et je commence :

— Les Français, good fellows, les Français!...

Et allez donc! France par-ci, France par-là, France partout, France d'abord! Y a pus qu'la France! Ah mais!

— Vous n'avez rien fait encore! Fallait voir Verdun! Fallait voir la Somme! Fallait voir la France!

Mes gars en béaient. Ils applaudissaient, ils sifflaient, ils trépignaient. Well! Minute, que je fais.

— Ah! vous aimez les Français? Tant mieux! Eh bien, les Français vous attendent. Ils ont besoin d'aide, ils ont besoin d'hommes, ils ont besoin d'obus. Et allez donc! Il leur faut des dollars : versez, payez, offrez, Américains. J'empoche. C'est pour les copains.

Mon vieux, Frisco savait pas la guerre. Ils lisent les journaux, oui. Mais la guerre, la guerre qu'on fait, la guerre au combat, sous la mitraille, au vent du boulet, la guerre, quoi, la vraie, ils n'ont jamais su au juste ce que c'était. Alors, je leur ai dit, moi, je leur ai fait comprendre. J'ai dit Verdun, la route qu'on rafistolait, la dégringolade des marmites, Douaumont dans le lointain, Thiaumont sous les gaz, et le tunnel plein de blessés. J'ai rien caché. J'ai dit la soupe froide, les matins sans jus, et les grenades qui explosaient.

Eux, ils me parlaient de leurs camps.

— Vos camps? que je faisais. Vos camps! Autant dire rien! Est-ce que nous avons eu des camps, d'abord, nous, les Français? Des camps? La Belgique, oui, tout

de suite, puis la Marne ! Des coups de fusil, des explosifs, c'est comme ça qu'on a débuté ! On n'avait pas peur de s'enrhumer, allez ! Il fallait y aller, on y allait ! Et si vous croyez qu'on s'en faisait, qu'on se dorlotait, et qu'on était fiers, eh bien, vous vous trompez, vrai !

Mille souvenirs lui remontent, mille anecdotes toutes fraîches, véhémentes, vécues, animent son récit. Rien d'académique, rien d'alambiqué. De la sincérité, toute neuve, toute simple, toute crue. Nicolle allait, au hasard, selon sa mémoire, en troupier. Bilingue, avec les argots des deux peuples, il trouvait des images, des accents formidables. Il racontait Frisco vibrant, s'enfiévrant.

Frisco connut de grandes heures, grâce à lui. On venait l'entendre, l'applaudir, l'acclamer. Lui, laid, mais vif, allant, décidé, le vêtement en désordre, le cœur battant la chamade, le verbe enflammé, c'était la France elle-même, c'était le Français tout armé, apportant le drame à Frisco. C'était saint Paul disant la passion de Jésus. C'était la voix des tranchées, c'était le surhomme, c'était le poilu.

On l'invitait à dîner.

— Quel jour ?

— Tuesday ?

— Impossible. Trois dîners, ce jour-là, déjà promis.

— Saturday ?

— Encore moins : pas le temps. Je donne une conférence au théâtre.

— Alors, fixez vous-même.

— Pour dîner ?

— Pour dîner.

— Rien à faire. Sunday, Monday, Tuesday, Wednesday, Thursday, Friday, Saturday, jour et nuit, je suis pris, et je serai parti qu'on m'attendra encore.

Ce fut comme il avait dit. A New-York, des lettres le

poursuivaient, des cadeaux parvenaient. Il avait une correspondance de ministre. Il était un ambassadeur, l'ambassadeur des poilus.

— Pour vos amis ! Pour les Français !

Il ne savait plus où les mettre.

— Assieds-toi sur ma malle, me disait-il. On va tâcher de la fermer. Et ça ! Et ça encore à fourrer !

— T'as pas de sac ?

— Il est plein !

— Un colis ?

— J'en ai quatre ! Ils vont éclater. Mais on peut pas les laisser. On peut rien laisser. C'est pas à moi : c'est aux copains. Tiens, aide-moi, glisse ça dans un coin.

Il courait au bateau :

— Est-ce que je pourrai embarquer avec mes colis ?

— Combien ?

— Six.

— Hum ! Enfin, vous êtes soldat ! — Oui.

Il courait à la douane :

— C'est pour les poilus, hein ?

— All right !

— Tu vois, qu'il faisait. Ici, ça va bien. En France, ce sera pire !

Car, déjà, l'air de France l'atteignait. Il grommelait d'avance. Il disputait. Il querellait les gabelous, le chemin de fer, l'Intendance.

— Ici, on ne m'a rien pris, pour le train, de San-Francisco à New-York. Là-bas, s'ils m'embêtent, hein ? je m'assois sur mes bagages et je ne les quitte qu'au front. C'est pour les poilus, c'est les poilus qui les auront !

— Ils seront contents de toi, mon vieux.

— Contents ? Tu les connais pas ! Contents ! Ils rouspéteront, oui. Celui qu'aura un rasoir aurait voulu des

gants fourrés; celui qu'aura des dessous guignait une blague à tabac. Sais-tu ce qu'ils diront, hein, le sais-tu?

— Non.

— Eh ben, ils diront, tu peux être certain : Ce qu'il est embêtant, Nicolle, avec ses Américains!

— Seulement, seulement, ajoutait-il, c'est de la blague. Dans le fond, ils seront contents. Mais ils aimeraient mieux tout fiche en l'air que de le montrer : ce sont des Français, tu comprends?

---

## *RETOUR*

L'AUBE blanchit le quai où nous accostâmes cette nuit. L'ombre se soulève, se déchire, s'écarte. Toutes les perfidies de la mer ténébreuse ont été déjouées. La machine geint encore des coups de bélier reçus, les échelles de l'avant, arrachées par les lames, pendent, et la tempête a laissé sa sueur froide de furie sur le gréement des vergues et des mâts.

Qu'importe! Nous sommes au port, nous touchons la France. Ces maisons marines, ces petites maisons basses et sales, ces rues obscures qui s'enfoncent, cette colline qui bleuit, tout ce qui se devine, tout ce qui se laisse apercevoir, c'est la France, c'est notre pays. On respire. On est réjoui. Appuyé aux rambardes, on explique aux Américains ce qu'ils verront tout à l'heure.

— On y est, hein? C'est pas trop tôt.

Leur joie éclate et se mêle à la nôtre. Ils sont plus impatients que nous de fouler la terre du talon. Déjà les plus pressés traversent la passerelle et questionnent le douanier.

Nicolle, affairé, débraillé, heureux, rassemble ses malles, compte ses colis, ses colis pour les copains.

— Il en manque un!

— Ta valise?

— Oui, pis un ballot.

Le jour vient. La vue s'étend. La France paraît. Une animation grandit. Les dockers arrivent, les porteurs de

fardeaux, la marmaille, les badauds, toute la grouillante populace des bords de l'eau. Cris. Il y a des Annamites, des Marocains, des Bicots. C'est la France. Un charretier frappe ses chevaux.

Près des hangars, des prisonniers boches, gros et gras, sales, tranquilles, s'amènent. Ils mâchonnent du pain, sucent des pipes, et, curieux, amusés, observent en rentiers le débarquement. Les Américains se les désignent.

— Des Huns, n'est-ce pas?

— Des Huns, oui, des Boches!

Ils les examinent ardemment. Ennemis d'hier, adversaires d'aujourd'hui, ils s'affrontent et se jugent. Ils se défient. Les uns, solides, clairs, nets, propres, libres; les autres, épais, lourds, sordides, captifs, se toisent.

— On les aura, fait Nicolle, hilare.

— Yes, dit un Américain. Exactement.

L'Amérique le sait. La partie commence. Bientôt ce sera la bataille, les tranchées, le feu, l'obus. All right!

C'est pour cela qu'on est venus.

Mais voici qu'on débarque vraiment. Le bateau se vide.

Les Boches comptent :

— Eins, zwei, drei,...

— Hundred, thousand, ten millions! raille un boy en kaki.

Et soudain, dans les files, accomplissant d'un geste prompt un acte réfléchi, un lieutenant franchit la passerelle. Il est jeune, il est grand, il est mince, il est souple. Il se cambre, pose le pied, lève son feutre, regarde l'ennemi :

— Vive la France! Vive, vive, vive la France!

# TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMÉ

LE TROIS OCTOBRE MIL NEUF CENT DIX-HUIT

PAR BERGER-LEVRAULT

A NANCY